

DRACULA OU LE VOYAGE AMBIGU

Dracula, que Bram Stoker publie en 1897, est une œuvre que sa filmographie a desservie. Mis à part trois bons films - ceux de Murnau, de Tod Browning et, tout récemment celui de Werner Herzog - le roman a été constamment trahi par les productions granguinolesques à petit budget qui ne sauraient être considérées avec sérieux. Notons que Murnau, comme Herzog, insiste sur l'épisode du voyage de Dracula, escamoté le plus souvent par les pâles productions de la Hammer Film dont le technicolor laborieux a pour unique but de valoriser les geysers d'hémoglobine.

Le thème du voyage, dans le roman, est important, plus peut-être que celui du sang car il insiste sur la géographie particulière où l'action se déroule tout en se rangeant au service d'une thématique que l'apparent collage narratif masque en partie.

Cette étude se propose d'examiner la nature des lieux tels qu'ils sont présentés dans Dracula. Elle tentera de débusquer les rapports unissant les déplacements des protagonistes et le thème central du livre. Elle a pour but de prouver que Dracula, roman injustement méconnu, reste un livre dense aux structures subtiles, à la composition rigoureuse. Même si l'œuvre comporte d'énormes défauts (de vraisemblance, de délinéation des caractères en particulier) le codage de l'espace, et accessoirement du temps, convainc, et le lecteur sincère écartera très vite la gangue filmographique qui s'attache au scénario trop facile du vampire lubrique aux canines dégoulinantes - encore que Christopher Lee soit un excellent Dracula, très fidèle à celui du roman - pour ne retirer qu'un joyau où la tragédie de la mortalité s'inscrit dans un topos à la fois flou et précis, utopique et austère.

1 - Les pôles géographiques.

La première page du roman amorce le thème majeur : l'opposition entre l'est et l'ouest. Cela a déjà été souligné par la critique et nous nous bornerons ici à préciser certains points obscurs.

La ville de Budapest, Buda-Pesth dans le roman, à laquelle Jonathan Harker, le premier narrateur, fait allusion (chap. 1, p. 7) (1), semble posée en équilibre entre deux mondes. Budapest est donc elle-même un élément du thème. Elle est aussi un élément du récit puisque Jonathan, après son aventure en Transylvanie, y demeure, malade, un long moment, et que Mina s'y rend pour retrouver son époux, avant de le ramener en Angleterre. Budapest est donc une charnière géographique, linguistique, culturelle et un point de rencontre.

Aux franges extrêmes, loin de ce point, pivot facilement repérable, la carte se brouille parfois, non sans ironie de la part de

l'auteur. Ainsi, lorsque le Dr. Seward fait allusion à ces vampires qui habitent "in the Pampas, and elsewhere" (c'est nous qui soulignons) d'une part, d'autre part dans "some islands of the Western seas" (Dell edition, chap. 14, p. 214), l'une de ces îles pourrait fort bien être la Grande-Bretagne, île occidentale symbolisant les forces du jour, de la clarté. Mainte étude a déjà mis en évidence l'importance du nom et du prénom de Lucy Westenra, mais le patronyme ambigu ne prend son sens que si la métathèse du r s'accompagne d'une diphtongaison [rei] de la dernière syllabe : Weste(r)n-ray. Aux marches floues du monde connu, là où les cartes se taisent, (Budapest restant le centre absolu, le trait d'union dans "Buda-Pesth" est bien plus qu'un moyen typographique : c'est le symbole d'un pont), aux pôles ultimes, donc, sont l'ouest et l'est. L'occident diurne est menacé par le Comte Dracula, prince de la nuit. D'emblée, la géographie de Dracula a des comptes à rendre au récit. Nous n'insisterons jamais assez sur le fait suivant : la géographie telle qu'elle est décrite, ou adroitement falsifiée, nous le verrons, n'est qu'un des paramètres d'une suite d'épisodes d'une densité dérangeante. Ce n'est que pour des raisons de place et de temps que le concept de lieu et d'espace se trouve isolé dans cette étude limitée.

Prenons l'exemple de l'épisode final (chap. 27, pp. 414-5), Le fait que Dracula entraîne dans la mort Quincey Morris et lui seul n'est pas dû au hasard. Le codage méticuleux du topos tel qu'il est développé dans le roman, trouve ici son point d'aboutissement inéluctable, puisque les deux victimes du combat final sont chacune porteuse d'un principe qui se pense en termes d'espace : Bien et Mal, jour et nuit, occident et orient. Dracula, pour ainsi dire, saute par-dessus les siècles, mais il représente également un orient virtuel, insolite dans son imprécision, efficace toutefois, car générateur d'angoisse. Le Comte aime à citer sa généalogie étalée dans l'espace et le temps Ses ancêtres, ce passé fétiche, cette tradition vampirique et guerrière dont il s'enorgueillit - Vlad V, le modèle historique, empala, dit-on 20 000 Turcs en 1456 (2) - font de lui un être immature, infantile, esclave d'un rite. Ce rite, boire le sang, se développe dans un temps cyclique, ou plutôt y subsiste, sans s'y développer. A l'opposé, on peut affirmer que, paradoxalement, la généalogie de Quincey Morris l'Américain prend appui sur le futur, s'inscrit, tout le moins, dans un processus historique. Morris, c'est beaucoup plus que l'ouest, l'Angleterre, c'est un extrême occident presque mythique, un "far west" au sens noble du terme et même plus que cela, un devenir, un événement en train de se faire. Morris, c'est l'occidental jeune, dynamique, sans passé (toutes proportions gardées...) qui regarde rarement en arrière ni dans le temps, ni dans l'espace. Si Dracula symbolise la mort, celle du rite qui cloue le temps dans la répétition sécurisante, Quincey Morris ne s'épanouit que dans la linéarité du temps qui consume et que la mort même n'arrête pas. Il est la vie, et, à ce titre, il continuera d'exister dans l'ultime page, bien après sa destruction physique (p. 416). Le devenir a vaincu le passé en la personne de ce "dominant spirit" (chap. 23, p. 338) qui ne pense qu'en termes d'action. On mesure alors toute l'équivoque qui s'attache à la cité de Budapest, ville ambiguë de l'Europe. Au coeur de l'océan indo-européen dont la marche ultime est l'Amérique de Quincy Morris, Budapest retient en elle, et dans cette Hongrie qui l'entoure, ce germe de différence venu d'orient à la chute de l'Empire Romain, ce noyau mongol, racial et linguistique, qui encore aujourd'hui, plus que le finnois ou le basque,

langues excentrées, plus que l'étrusque, langue morte, vit et se développe au grand jour. Les allusions du Comte des Huns, aux Magyars, sont à prendre en considération, et une lecture raciste de Dracula, pour vénéneuse qu'elle soit, n'en reste pas moins intéressante (3).

Au centre de la roue : Budapest. A l'un des pôles, à l'est : la Transylvanie, les Carpathes, le château du Comte. A l'extrême-ouest : l'Amérique, la jeune nation conquérante, virtuelle, car non décrite dans le roman. A l'ouest, plus proche, l'Angleterre. Londres, bien entendu, mais aussi Exeter (à l'ouest de la capitale), Whitby, au nord, le lieu où Dracula débarque.

Certains épisodes se déroulant dans ce port rappellent la polarité de base. L'effort constant de Bram Stoker semble être de souligner qu'il y a, à Whitby, une West Cliff et une East Cliff, cette dernière étant aperçue, incidemment, à partir d'un point de vue qu'offre la jetée ouest (chap. 8, pp. 92, 104, 105, 108, 109, 127). Chacun de ces deux domaines géographiques décrits se voit miné dans son intégrité par la présence d'un élément qui lui est hostile. Le but du récit semble être de ruiner la polarité patiemment élaborée au début. C'est ce qui se passe à la fin quand le groupe de vengeurs, les "Occidentaux" vainc une fois pour toutes Dracula chez lui, au coeur des Carpathes hostiles. C'est également ce qui se passe dès l'arrivée du Comte à Whitby, puis à Londres. Dracula ne pénètre point en occident. Il s'y dissout par cercueils interposés. Hampstead, Mile End, Bermondsey, Purfleet, Hyde Park, Picadilly, Kingstead, les Docks (ah, l'ineffable spectacle d'un Dracula rajeuni, portant canotier, cherchant un bateau en partance pour la Roumanie, chap. 24, p. 351) sont autant de coups portés à l'unité du lieu par un ennemi décidé et sournois.

Le brouillage élaboré que Stoker affectionne a une contrepartie dans les dernières pages (chap. 25 à 27). Glen Barclay relève chez l'auteur des inexactitudes historiques et géographiques ("inaccurate history and geography") (4). C'est le moins qu'on puisse dire. Le seul voyage du groupe de vengeurs contient des approximations dont on veut bien croire, par souci de tolérance, sens de l'humour ou amour inconditionnel du genre fantastique, qu'elles ont pour but de renforcer l'atmosphère troublée propre à l'insolite. Mais est-ce uniquement pour mieux dresser le paravent de l'insolite que Stoker réinvente la géographie de la Roumanie ? L'on sait que depuis sa rencontre fortuite avec le professeur Arminius Vambery (... de Budapest), en 1891, à Londres, Stoker s'était, sans jeu de mots, fait un monde des régions quasi-inconnues que ses héros vont découvrir quatre ans plus tard, au moment où il met la dernière touche au texte.

Observons attentivement ce voyage en Transylvanie, à la fin du livre (pp. 368-416), périple que l'auteur a voulu dramatique, culmination topologique qui tient le lecteur en haleine. Laissons de côté certains parallèles significatifs tel que l'épisode du brouillard qui enveloppe le navire Czarina Catherine (chap. 26, p. 384), simple rappel de l'arrivée de la goélette Demeter à Whitby, telle qu'elle est décrite dans le journal de mer de ce dernier navire (chap. 7, pp. 97-9). La polarité des lieux se répète dans celle des événements, le voyage Londres-Varna (Londres-Galatz, en réalité, chap. 26, pp. 383-5) faisant écho au voyage Varna-Whitby et le voyage par voie de terre répétant le périple de Jonathan Harker qui, aux premières pages du livre, le mène de Londres aux Carpathes, via Munich, Vienne, Budapest et Bistritz (5).

Les justiciers - Jonathan, Quincey Morris, le Dr Seward, le Pr Van Helsing, Lord Godalming et Mina Harker - vont nous faire découvrir la Roumanie des plaines et des montagnes, une contrée à la géographie tourmentée, à tous les sens du terme.

Le col de Birgau (Borgo Pass dans le roman) mène en effet en Boukovine (chap. 1, p. 9). Son altitude est de 1227 mètres (Atlas, p. 40. C-13). Il semble toutefois que Stoker, penché sur sa carte - comme nous, comme le Comte qui aussi possède un atlas (chap. 2 p.32) - ait confondu des points de repère précis. En effet. Mina Harker nous apprend que, à Fundu, la rivière Bistritza se jette dans la Sereth et que cette même Bistritza contourne le col de Birgau.

"The loop it makes is manifestly as close to
Dracula's castle as can be got by water" (chap.26, p.390).

Or, cela est faux : pour deux raisons.

La ville de Fundu est introuvable sur un atlas en dépit de plusieurs allusions précises (chap. 26, pp. 390, 395, 396). Pourtant on peut s'attendre à ce qu'une ville de confluent, même modeste, soit indiquée sur un atlas rigoureux où sont portés des bourgs de moindre importance. La Bistritza, quant à elle, fait bien un coude mais elle ne contourne pas le col de Birgau. Elle y prend précisément sa source et coule à son pied avant de se diriger vers l'est. A vingt kilomètres du même col, une autre rivière prend sa source, coulant cette fois vers l'ouest. Son nom ? La Bistritza. C'est sans doute cette rivière homonyme que Jonathan Harker a longée, arrivant de l'ouest, au début du roman, lui qui a fait halte à Bistritz (chap. 1, p. 7 et Atlas p. 40. C-12).

Cette région clé, si proche de l'ancre du vampire, fonctionne, telle qu'elle est décrite, comme le rappel métonymique du topos hongrois. Le col de Birgau est un Budapest en réduction, à la charnière de deux directions symbolisée chacune par la pente d'un torrent. Chaque monde, apparente moitié parfaite, se nourrit d'une ambiguïté ayant pour ressort l'homonymie d'un nom de rivière. Le col de Birgau, à l'extrême limite, est la matérialisation géographique d'un artifice typographique : le trait d'union de Buda-Pesth.

Disons, en passant, que Stoker confère à sa Bistritza, du moins celle qui se dirige vers l'est, la mieux décrite, des possibilités d'exploitation exorbitantes. On se doute bien que le canot à vapeur de Lord Godalming et Jonathan ne va pas remonter bien loin. Le 47°, de l'avis même de Jonathan, marque une frontière nord-sud importante (chap. 26, p. 394), que l'embarcation franchit allègrement en dépit du fait que le narrateur lui-même a l'impression, à cet endroit précis, de pénétrer vraiment dans les montagnes. Certes, il y a des rapides (p. 396) mais rien ne saurait arrêter les aventuriers. A titre de comparaison, la Bistritza, au seul vu de la carte, doit être à peu près aussi navigable que la Garonne avant Toulouse, la Loire au Puy en Velay, la Seine au Plateau de Langres. Le bateau se dirige néanmoins vers Strasba (p. 396) que l'on cherchera longtemps sur une carte.

Tout se passe comme si, au fur et à mesure que l'étau se resserre autour du Comte poursuivi, l'espace géographique tel qu'il devrait être sur le terrain, devienne proprement gauchi et ambigu.

En revanche, les orientations du topos doivent retenir notre attention. Stoker pense en catégories, en larges pans d'espace, plutôt qu'en termes de lieux précis et isolables. C'est pour cette raison que les paramètres géographiques de Dracula ne doivent pas être séparés de certaines données d'ordre temporel ou actanciel sur lesquelles l'auteur revient à plusieurs reprises.

Nous savons, par exemple, que Carfax se trouve à l'est de Londres et signifie Quatre Faces (chap. 2, p. 31). La demeure de Dracula à Londres est elle-même orientée selon les points cardinaux. C'est dans une croix que dormira le prince des ténèbres après qu'il ait pénétré dans Londres par la gare de... King's Cross (ch.8, p. 111). Londres deviendra le champ clos d'une première poursuite, Picadilly surtout, et la capitale se trouve posée au centre d'un vecteur qui mène d'Exeter à l'ouest, jusqu'à Carfax, à l'est, point cardinal de prédilection du Comte. La direction du nord, au-delà de King's Cross, pointe naturellement vers Whitby, lieu de débarquement et de pénétration dans l'Angleterre femelle symbolisée par Lucy, première victime. Le nord est aussi porteur d'histoire puisque le seul nom de Whitby, à la consonance scandinave, évoque des connotations d'invasions, celles, destructrices, des Vikings, au IXème siècle.

Quant au sud, on sait qu'il représente la voie royale des invasions dans le roman puisque Dracula remontera le Golfe de Gascogne pour pénétrer dans la Manche. De même le groupe de justiciers pénétrera par le sud jusqu'au coeur des Carpathes.

Ainsi l'utilisation des points cardinaux autour de Londres est plus élaborée qu'il n'y paraît car si Whitby évoque le nord, d'autres références font allusion aux Szekely, ces ancêtres de Dracula qui ont transmis au Comte le goût du combat hérité des dieux Scandinaves Thor et Odin (chap. 3, p. 38). En un sens, Dracula pénètre en Occident par le sud - parallèle du voyage futur des justiciers en Transylvanie, nous l'avons dit - mais, curieusement, lui, le descendant des Berserkers d'Islande (chap. 3, p. 38 ; chap. 17, p. 266), choisit Whitby comme premier refuge. Une boucle semble bouclée, un cycle refermé. Arthur Godalming en particulier n'est que le gant retourné du Comte ; dans le cimetière de Kingstead lui aussi devient un bref instant le descendant de Thor (chap. 16, p. 241) mais la folie destructrice qui l'anime est celle de la bonne cause. Ainsi, le sud, chemin des invasions, trouve son complément dans un nord qui lui est naturellement opposé. Mais une fois encore, le manichéisme ne se base pas sur les mêmes données. On pourrait affirmer qu'autour du champ clos, géographiquement neutre, qu'est Londres, le nord représente la tradition historique, le sud les données du récit, alors que de gauche à droite l'opposition oues-est perdue et se précise (fig. 1).

Islande/Scandinavie



Whitby



L'histoire

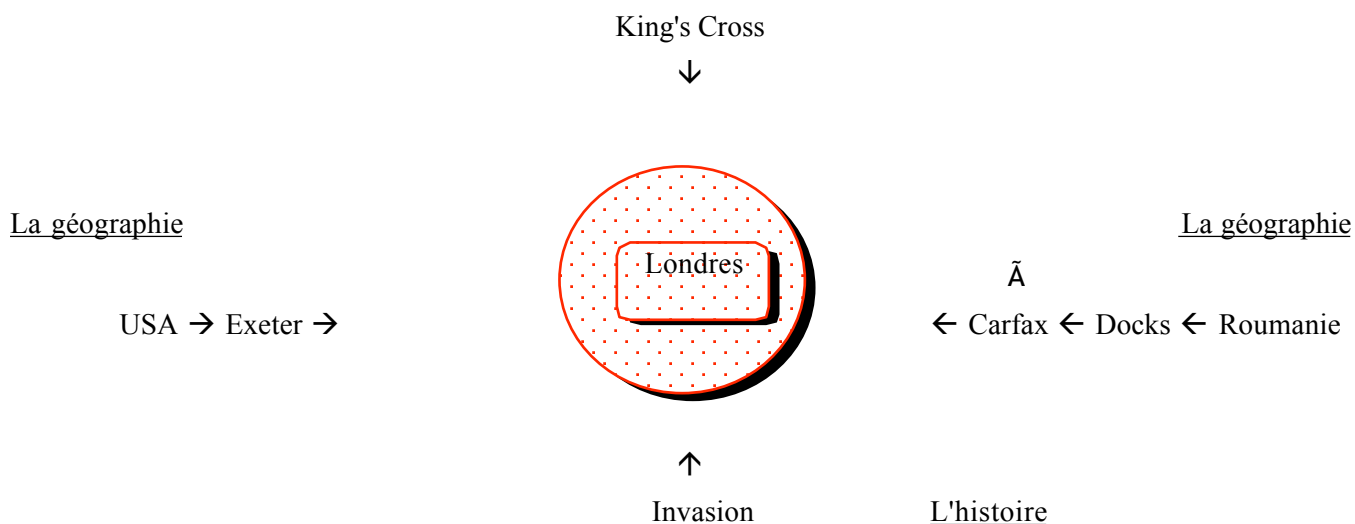


Fig. 1

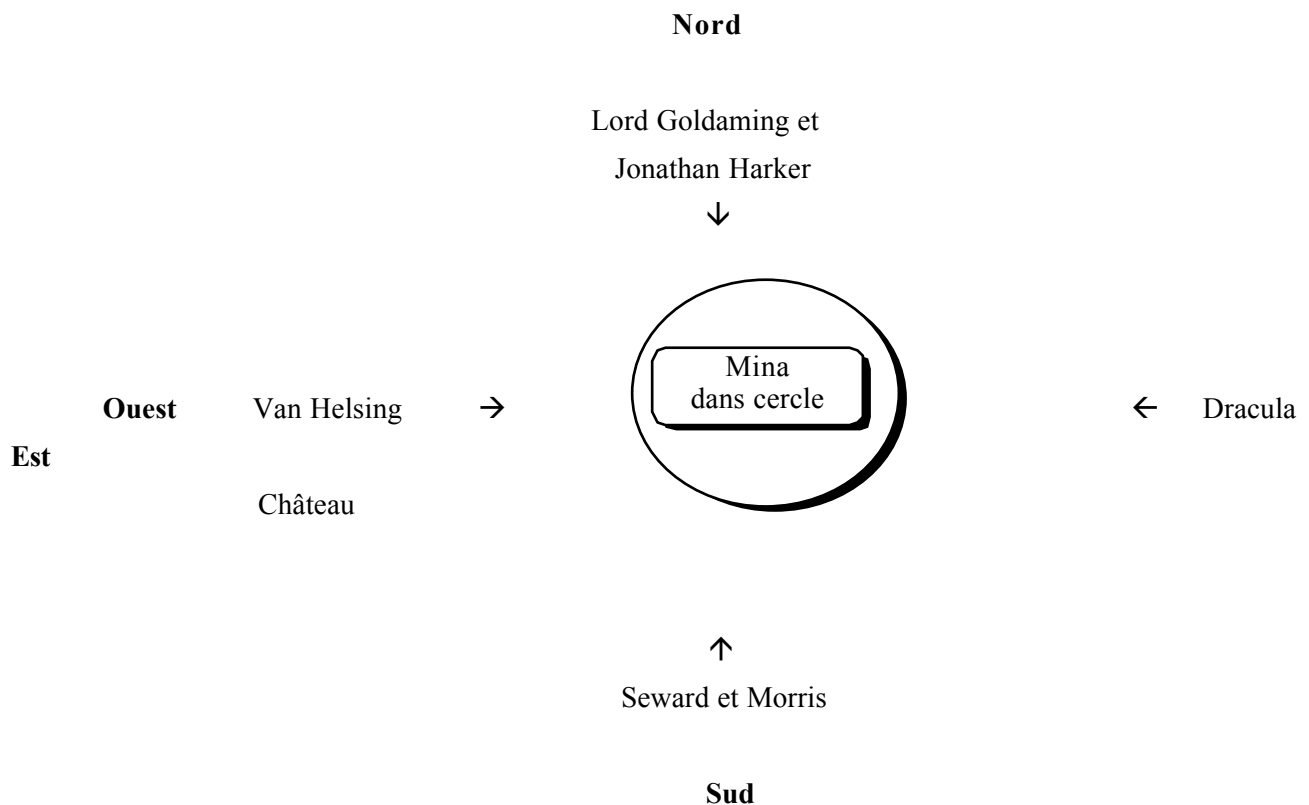
Ce topos codé, ordonné, rigoureux, possède bien entendu sa contrepartie dans l'épisode parallèle de la seconde invasion, lorsque les Carpathes deviennent à leur tour champ clos. Notons un détail saisissant. Carfax est situé à l'est de la capitale, dans Londres sans y être. Dracula sera absent de cette demeure, introuvable lorsqu'il sera traqué. De même, à la fin du roman, en Transylvanie, le château du Comte est situé à l'ouest du champ clos où il connaîtra la mort éternelle. Même décalage, même jeu infime qui permet aux rouages de l'épopée ethnique de fonctionner. Même structure parallèle du récit, puisque le professeur Van Helsing ne trouvera pas le Comte dans son nid d'aigle (de vampire, plutôt...). Avant d'examiner la rose des vents du fantastique dans les dernières pages du roman, notons que Jonathan l'Anglais, pénètre un 4 mai en Transylvanie lors de son premier voyage, jour de la Saint Sylvain et veille de la Saint Georges, patron de l'Angleterre. La seule onomastique pose d'emblée les jalons d'une piste.

Observons à présent la distribution topologique des protagonistes de l'ultime guet-apens tendu à Dracula. Trois groupes de justiciers traquent un groupe de fugitifs : les bohémiens qui emportent le Comte endormi dans son cercueil. Ces quatre groupes convergent vers un point central, neutre comme précédemment à Londres. "They are all converging" (chap. 27, p. 412), chacun selon un axe de déplacement correspondant à un point cardinal. Stoker élabore à ciel ouvert (et couvert) l'équivalent transylvanien de Carfax/Quatre faces. Mina, seule au centre du cercle magique, ne craint rien, protégée par la poudre d'hostie consacrée (p. 403). Du nord arrivent Jonathan, son époux, et Arthur Godalming qui, on l'a vu, a déjà été identifié à Thor. De l'ouest arrive Van Helsing, bredouille (p. 409), qui vient de visiter le château de Dracula. De l'est arrivent, galopant ventre à terre, la troupe dévouée de gitans, fidèles du Comte. Ils se dirigent vers le soleil (chap. 27, p. 411) ; plus encore, "They are racing for the sunset" c'est-à-dire vers, ou pour le couchant (comme on dit "they are racing for dear life"... celle du comte qui les emploie, bien sûr) ; ce maître exigeant, avaleur de soleil qui se repaît de nuit et qui est à la fois l'Orcus latin, être fabuleux, Ogre dévoreur de lumière (6) tout autant que le descendant des Uigours, tartares

de la Volga fixés en Hongrie, apparentés aux Huns, aussi nommés Hunni-Gours (7). Le nom d'"Ogre" accepte en effet les deux étymologies.

Le guet-apens géographique et astral serait incomplet sans la pénétration par le sud de Seward et de Quincey Morris (chap. 27, p.411).

Le Comte endormi court frénétiquement vers l'ouest, quelque part vers le sommet de Pietrosul (Cf. Atlas, p. 40. C-13), son château, le couchant, alors que tombe la double nuit : celle du jour décrit dans l'épisode (p. 414) mais aussi celle d'une saison, puisque le ciel chargé de neige est celui d'un 6 novembre. A six mois de clarté, du 3 mai qui marque le début du récit, au 6 novembre, vont succéder six mois de jours plus courts. Le Comte, ironiquement, se rue vers l'ouest pour retrouver la vie avec la fin du "jour", comme auparavant il s'était rué vers l'ouest, l'occident, pour faire provision de sang (fig 2).



On mesure dès lors ce qu'une comparaison des deux épisodes de la poursuite (celle de Londres et celle des Carpathes) peut apporter à la compréhension de l'œuvre. Le manichéisme inhérent au récit

s'illustre par des situations parallèles où l'événement narré a des comptes à rendre à l'archétype collectif de pensée.

2 - La structure générale du voyage.

Essayons maintenant de considérer la thématique du voyage de façon plus générale encore, les deux périple précédemment analysé étant soigneusement enchâssés dans une structure diégétique d'une apparente complexité. La confusion qui s'y attache est due en partie à l'atomisation très particulière de la construction narrative.

41

Si nous tentons de déterminer la nature des déplacements dans Dracula nous verrons très vite se dessiner l'idée qui a présidé à leur élaboration.

Faute de place nous éliminerons les petits voyages accessoires à l'intérieur et autour de l'Angleterre - déplacement de Mina de Whitby à Exeter, de Van Helsing de Londres en Hollande par exemple - ou au cœur de la Roumanie - voyage du groupe de vengeurs bredouilles de Varna à Galatz via Bucarest, par exemple - ces déplacements, reconnaissons-le, s'intégrant eux aussi dans une structure de la quête proppienne.

Que reste-t-il ?

Tout d'abord - c'est la première partie du livre (chap. 1, à 4, pp.7 à 64) - le premier narrateur, Jonathan, est suivi par le lecteur de Londres au château de Dracula, via Budapest. Prisonnier en Transylvanie, il s'échappera, après la fuite du Comte pour l'Angleterre et il se retrouvera à Budapest une seconde fois. Il y demeurera, malade (chap.8, pp 114-5) avant de rentrer dans son pays (chap.9, pp.119-22). Le même Jonathan repartira vers les Carpathes une seconde fois, avec ses compagnons, pour traquer Dracula (chap.25, pp.368-416). En tout état de cause, au seul vu du récit, Jonathan va de Londres en Transylvanie.

Mina Harker, l'épouse fidèle et brave, va de Londres à Budapest via Hull et Hambourg (chap.9, p.119). Elle revient à Exeter avec son mari. Elle repart ensuite de Londres pour la Roumanie avec les justiciers.

Le groupe de justiciers (5 hommes et Mina) se déplace de Londres (Charing Cross) en Transylvanie.

Dracula, le grand absent, le dormeur impénitent, voyage lui aussi. Nous le voyons quitter la Transylvanie (chap.4, p.64), débarquer, incognito à Whitby (chap.7), s'installer à Carfax, sa tanière londonienne, puis traqué, menacé d'être découvert, repartir pour la Roumanie (chap.24, p.353). Le Comte, dans les deux cas, voyage par mer, endormi dans un cercueil rempli de sa terre natale.

Les quatre voyages peuvent se résumer dans le tableau suivant (fig.3)

Londres	:		:	Budapest	:		:	Roumanie
----------------	---	--	---	-----------------	---	--	---	-----------------

protagonistes : Jonathan et son épouse, ceux qui, de façon indubitable, font la terrible expérience de l'éclatement du Moi.

Autre constatation intéressante : il existe un voyage linéaire, intégral, sans la moindre pause à Budapest : celui des justiciers. Ceux-ci, en effet, vont de Londres à Bucarest par l'Orient Express qui, passant par Zagreb et Belgrade, ne s'arrête pas à Budapest et passe quelque deux cents kilomètres au sud.

Mina, en revanche, s'y arrête une fois ; Jonathan deux fois ; Dracula, à l'instar des justiciers, jamais.

Tout comme les justiciers Dracula fonce vers son but sans se poser de questions, sans retard. Toutefois, il apparaît que seul son voyage ferme une boucle parfaite, les trois autres déplacements, en dépit des variantes citées, restant linéaires. Il semble que Dracula, l'être immortel, "enfant" chéri du merveilleux, héros invisible mais omniprésent que le temps n'affecte point, jouisse du rare privilège de survivre dans un cycle éternel dont l'inépuisable aller et retour que figure son voyage n'est que le signe le plus commun. Si les protagonistes de la quête voient le cours de leurs "journées" tributaires d'un Chronos, "présent toujours limité, qui mesure l'action des corps comme causes, et l'état de leurs mélanges en profondeur" (8), un temps en quelque sorte irréversible, progressif, continu, qui colle à la vie, valorise l'acte humain, use en un mot, Dracula, à l'opposé, déploie son appétit du Mal dans un temps archaïque, a-historique, périodique, cyclique (9), l'éternel présent, ce "présent sans épaisseur... pur 'moment' pervers du mythe pur" (10).

Les pérégrinations du Comte ne sont donc qu'apparentes. Elles ne sont que les épiphénomènes dérisoires, anodins, d'un cycle figé. Dracula, d'ailleurs, ne voyage pas : il se rend d'un point à un autre, ce qui n'est pas exactement la même chose. Il n'a jamais quitté la Roumanie, couché qu'il est dans ces cercueils remplis de terre transylvanienne. La critique a eu raison d'en faire un Antée revigoré par son contact répété avec Gaïa, la terre mère (11). Dracula ne voyage pas par voie de mer mais toujours par voie de terre et le nom même de la goélette Demeter, nom latin de Proserpine, suffirait à nous rappeler que le fantasma géographique du cycle éternel des saisons court en filigrane. En contrepoint du cycle qui affecte le Comte remarquons que l'épisode du loup échappé - complaisamment nommé Berserker (chap.11, pp. 154-8) - n'est qu'un cycle enchâssé dans le

43

cycle puisque Berserker réintégrera sa cage tout naturellement, comme Dracula ses cercueils et sa terre transylvanienne.

Au voyage cyclique, contradiction dans les termes s'il en fut, de Dracula l'éternel, s'oppose la progression pugnace et linéaire des mortels, voyage direct qui ignore Budapest, se joue, une fois sur place, des ambiguïtés, des difficultés du terrain, progression d'ouest en est, partie avec Quincey Morris, de très loin. Mina et Jonathan ne retrouveront l'intégrité de leur Moi respectif qu'une fois le groupe réintégré. Neufs, régénérés, ils foncent avec les autres, tendus vers le but.

Il serait toutefois fâcheux d'oublier l'ironie essentielle qui sous-tend le texte, dans les dernières pages. Certes, Dracula retourne à l'état de poussière, terre parmi la terre (p. 415), mais le paradoxe veut

que, en dépit des apparences, une subtile dialectique de l'échange se développe. Ce n'est que dans la tradition merveilleuse que le Comte ferme une boucle parfaite car en réalité il est bien évident que, touché par le coutelas de Morris, le comte disparaît à jamais. Immortel pour les mortels, repu de temps, gorgé de sang, il connaît enfin la terrible loi de la linéarité. En mourant, touché au cœur, il meurt à la vie éternelle, tout comme les êtres merveilleux de la tradition féerique.

A l'opposé, Quincey Morris, en mourant physiquement, entre de plain pied dans le cycle infini du présent absolu ; celui, d'une part, du souvenir (puisqu'il "donne" son nom au fils de Jonathan et Mina), celui de l'immortalité de l'âme d'autre part.

Celui du fétichisme aussi. Il devient le Héros.

L'ironie veut que le fantasme géographique de Bram Stoker débouche sur le cycle là où le lecteur ne l'attendait point. Reprenant à notre compte le schéma actanciel de Marie-Louise Tenèze (12) qui, plus que les théories de Propp et de Greimas, insiste sur l'opposition entre le Bien et le Mal, nous dirons que la quête, dans Dracula est plus qu'un simple voyage. Elle reste de bout en bout rêve topologique mais aussi bien gauchissement du déplacement, transvasement diffus du stable et du dynamique, de la diachronie et de la synchronie, perversion psychologique et diégétique dans le cadre englobant d'une atopie idéelle dialectique raisonnée de l'insolite.

Cette quête est, en un mot, fantastique.

Christian COMANZO.

Université de Dijon

44

NOTES

1 - Dracula (1897), édition utilisée, Dell Publishing Co. : New York, 1981.

2 - Daniel Farson, The Man Who Wrote "Dracula", Michel Joseph : London, 1975, p. 128.

3 - Cf. la fin de l'article de Gérard Stein, "Dracula ou la circulation du 'sans'". Littérature, n° 8, décembre 1972.

4 - Glen Barclay, Anatomy of Horror, Weidenfeld : London, 1978, chap. 3, p. 43.

5 - cf. Encyclopaedia Britannica World Atlas : Chicago, 1967, pp. 39-40.

6 - Cf. Gilbert Durand, Les structures anthropologiques de l'imaginaire, Allier : Grenoble, 1960, p. 220.

7 - Cf. MacLeod Yearsley, The Folklore of Fairy-Tale, Watts & Co : London, 1924, chap. 1, p. 10.

8 - Sur la différence entre Chronos et Aiôn, cf. Gilles Deleuze, Logique du sens, Editions de Minuit : Paris, 1974 (10^{ème} série).

9 - Sur l'"archaic time" opposé au "modern time", cf. Norman O. Brown, Life against Death, Wesleyan U.P. : Middletown, 1959, chap. 15 ; Cf. aussi Mircea Eliade, The Myth of Eternal Return : New York, 1954.

10 - Gilles Deleuze, op. cit. (23^{ème} série : De l'aiôn).

11 - Cf. Gérard Stein, op. cit.

12 - Marie-Louise Tenèze, "Du conte merveilleux comme genre" (Arts et traditions populaires, 18^{ème} année, janv.-sept. 1970, pp. 11-65).